

quelques mois le mouvement, que deviendriions-nous ?

L'industrie, dans son ensemble, est donc, pour ainsi dire, condamnée à une activité incessante ; elle ne peut éprouver que des interruptions passagères ; et si, dans ces cas heureusement rares, une industrie particulière se trouve en souffrance, ce n'est pas que le travail ait diminué, c'est qu'il s'est déplacé, en sorte qu'il y a toujours quelque chance d'occupation pour un bon ouvrier, c'est-à-dire pour l'homme qui s'est accoutumé à faire de ses forces physiques un usage intelligent.

L'ouragan même des révolutions, qui brise tant d'existences, passe au-dessus de la sienne sans l'atteindre ; il lui laisse son établi, sa truelle, sa navette, sa charrue, parce que, de quelque manière qu'un Etat modifie son organisation, il faut toujours à ses membres des meubles, des maisons, des étoffes, du pain.

Un sage célèbre de l'antiquité disait : " Le sort ne peut rien m'enlever, et, en quelques lieux qu'il me jette je ne crains pas d'être au dépourvu ; car je porte toute ma fortune avec moi." Cela est vrai d'un savant, cela est encore bien plus vrai d'un ouvrier. En quelque lieu que le jette le sort, il a, plus même qu'un savant, une ressource assurée : s'il est habile dans son art, il n'est aucun pays où il ne soit bien accueilli ; il n'a pas même besoin d'en savoir la langue : l'usage qu'il sait faire de ses mains parle assez pour lui.

SA DIGNITÉ—SON INDÉPENDANCE.

Bien plus qu'à d'autres, il lui est facile de conserver sa dignité d'homme et de la faire respecter : il n'a besoin ni d'implorer la protection, ni de recourir à la brigue ; il ne flatte personne, il ne fait sa cour à personne, et il ne craint pas que d'indignes concurrents lui enlèvent par l'intrigue le prix dû à son travail ; car l'intérêt même de celui qui veut faire exécuter un ouvrage l'oblige d'avoir recours à l'ouvrier le plus habile et le plus consciencieux : ici le mérite est tout, la faveur n'est rien.

Sans doute, personne dans le monde ne peut jouir d'une indépendance absolue ; mais l'ouvrier est moins dépendant que la plupart des autres hommes. Oui, Joseph ; car, si vous avez besoin de l'homme qui vous emploie, l'homme qui vous emploie a tout autant besoin de vous.

Vous le voyez, Joseph, la position de l'ou-

vrier a par elle-même de la dignité, de la sécurité et de l'indépendance. D'où vient donc que tant d'ouvriers se laissent déposséder de ces trois biens si précieux, et tombent dans la misère ? Que devez-vous faire, vous, pour vous assurer la jouissance de ces avantages, et pour obtenir en même temps ce bien-être modeste, qui manque à un si grand nombre d'entre eux et qui, ce semble, devrait être le partage de tous ?

Je vais, Joseph, traiter en détail ces questions, qui, dans l'état où se trouve actuellement notre société, ont acquis plus d'importance que jamais.

D'abord, j'examinerai les obstacles qui s'opposent à ce que l'ouvrier réussisse et soit heureux, et je ferai voir qu'il dépend de lui de les écarter.

J'établirai ensuite les principes dont découlent pour lui les moyens de réussir et de se rendre heureux.

Je ferai l'application de ces principes aux trois phases successives de l'existence de l'ouvrier, que je considérerai comme apprenti, comme ouvrier proprement dit, comme patron ; et j'étudierai ses diverses relations sous ce triple point de vue.

Je poursuivrai l'application de ces mêmes principes aux circonstances particulières et exceptionnelles dans lesquelles il peut se trouver.

Je montrerai enfin l'influence qu'ils doivent avoir sur sa vie privée et ses rapports de famille.

Ces diverses considérations constitueront la partie morale de cet écrit.

La conservation de la santé de l'ouvrier, l'administration de ses modestes finances exigent aussi quelques conseils ; je les donnerai.

Je terminerai par quelques considérations sur le travail même, propres à dissiper de fausses idées trop répandues sur ce sujet.

Mais avant tout et pour prévenir toute fausse interprétation de ma pensée, entendons-nous sur le sens du mot *bien-être* qui sera quelquefois employé dans cet écrit.

Je désigne par cette expression un bien-être modeste et relatif, tel que le souhaite et l'espère un ouvrier raisonnable, c'est-à-dire la satisfaction des légitimes désirs qu'il lui est permis de former dans la sphère où la divine Providence l'a placé.